

*Historique du  
De la Légion Etrangère  
Pendant la guerre de 1914-1918  
Source : Centre de documentation du Musée de l'Infanterie  
Transcription intégrale – Luc Schappacher – 2015*



**HISTORIQUE**  
**DE LA LÉGION ETRANGÈRE**  
**PENDANT LA GUERRE DE 1914-1918**

**PENDANT**  
**LA GUERRE 1914-1918**



**HISTORIQUE**  
**Des**

**1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> RÉGIMENTS ETRANGERS**

**PENDANT**  
**LA GUERRE 1914-1918**



\*

\* \*



*Le Lieutenant colonel ROLLET, commandant le Régiment de marche de la Légion étrangère.*

*Le glorieux drapeau de ce régiment, et sa garde : adjudant-chef MADER ; caporaux AROCAS, DIETA et LEVA, tous quatre chevaliers de la Légion d'honneur.*

Lorsque la guerre éclate, les deux régiments de la Légion étrangère ne sont pas envoyés tout de suite sur le front de France. Nombreux sont dans leurs rangs les ressortissants des puissances ennemies (1) et il est difficile, sinon impossible, de les jeter en ligne, face à leurs frères de race. Cependant la France ne se passera pas des services que peuvent lui rendre ces enfants d'adoption, entraînés et aguerris par maintes campagnes coloniales. Il faut tourner la difficulté. Comment s'y prendre?

Ordre est donné de dédoubler les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> régiments étrangers. On constitue ainsi :

- le 1<sup>er</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger;
- le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger;
- le 1<sup>er</sup> régiment de marche du 2<sup>e</sup> étranger;
- le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 2<sup>e</sup> étranger.

Les deux régiments de marche portant le n° 1 seront envoyés au Maroc; les deux autres, portant le n° 2, partiront sur le front français.

Par la suite, l'afflux des engagements ayant rendu nécessaire la constitution de nouveaux régiments, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments de marche du 1<sup>er</sup> étranger prennent naissance au mois de novembre 1914 (2).

Mais, peu à peu, les pertes par le feu et la maladie, autant que la latitude donnée aux sujets russes, grecs, italiens, belges de servir dans leurs armées nationales, provoquent un déchet tel que les ressources des dépôts ne parviennent plus à combler les vides. Successivement, le 4<sup>e</sup>, puis le 3<sup>e</sup> régiment de marche disparaissent. Un peu plus tard, les deux régiments de marche du début sont fusionnés à leur tour en un seul régiment qui prend le nom de « Régiment de marche de la Légion étrangère » (RMLE).

Nous nous proposons de donner ici, dans une première partie, la suite des faits auxquels ces diverses formations ont été mêlées ; dans une seconde partie, nous étudierons en détail un des combats livrés par ces soldats d'élite pour la plus grande gloire de la Légion.

*(1) D'après une statistique par nationalités figurant en annexe de l'Historique de la Légion (Berger-Levrault, éditeurs), il serait passé en cinquante-deux mois dans les rangs des régiments étrangers et au dépôt :*

*3.057 Allemands;  
2.583 Alsaciens-Lorrains ;  
1.270 Austro-Hongrois;  
44 Bulgares;  
707 Turcs ;  
740 Polonais ;  
624 Tchécoslovaques.*

*(2) Le 1<sup>er</sup> mars 1915, un nouveau bataillon de Légion sera constitué avec deux compagnies du 1<sup>er</sup> étranger et deux compagnies du 2<sup>e</sup>. Il formera, avec deux bataillons de zouaves, le 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique, qui se distinguera aux Dardanelles et en Serbie.*

\*

\* \*

## 1<sup>re</sup> PARTIE.

### **2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger.**

Le 24 août 1914, le bataillon B du 1<sup>er</sup> étranger constitue à Bel-Abbès deux demi-bataillons : demi-bataillon A et demi-bataillon B, à l'effectif moyen de 9 officiers, 38 sous-officiers et 370 à 380 hommes de troupe.

Le 31 août, ces deux demi-bataillons s'embarquent à Oran et arrivent à Marseille, sans incident, le 2 septembre. De là ils sont acheminés : le premier sur Lyon, le second sur Avignon, pour compléter leur effectif et se mettre sur le pied de guerre.

Le colonel Pein, commandant supérieur du cercle de Colomb-Béchar, est chargé de prendre le commandement du régiment, provisoirement constitué à 2 bataillons.

Ceux-ci sont dirigés, le 25 septembre, sur le camp de Mailly. Leur instruction est reprise. Le 16 octobre, le régiment est jugé susceptible d'entrer en campagne. Il est affecté à la 1<sup>re</sup> brigade de la division marocaine et vient occuper un secteur, à l'est de Reims, entre Prunay et Sillery. Entre temps, un troisième bataillon, dit bataillon C (commandant Noiré), s'est formé à Bayonne. Cette nouvelle unité rejoint le front après vingt jours d'entraînement au camp de Mailly.

Cependant la D. M. ne tarde pas à être disloquée.

Dès le 26 octobre, le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 2<sup>e</sup> étranger qui, avec le 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger et le 4<sup>e</sup> régiment de marche de tirailleurs, rentre dans la composition de la 1<sup>re</sup> B.M. est dirigé, comme nous le verrons plus loin, sur un autre point du front. Quelques jours plus tard, la 2<sup>e</sup> brigade, en entier, est transportée dans le nord, à la disposition du 2<sup>e</sup> corps de cavalerie.

Le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger et une partie du 4<sup>e</sup> tirailleurs restent désormais seuls pour assurer la garde du secteur imparti à la D.M., secteur calme, il est vrai, mais néanmoins suffisamment étendu pour que l'arrivée d'un 4<sup>e</sup> bataillon (bataillon D, commandant Müller), de nouvelle formation, soit regardé comme un soulagement.

A partir du 10 décembre, les 4 bataillons du régiment roulent entre eux pour monter la garde dans les tranchées du front de Champagne.

Cette situation dure jusqu'au 25 avril sans incidents notables.

Puis, brusquement, la D. M., du moins les éléments qui pour le moment la constituent, sont enlevés en chemin de fer. Le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger débarque à Saint-Pol-Aubigny, relève des unités de la 77<sup>e</sup> D. I. et entre dans le secteur des « Ouvrages blancs ». Il va participer à la bataille d'Artois.

Le 9 mai 1915, l'attaque débouche à 10 heures. Les bataillons C, D et A sont échelonnés, dans cet ordre, en profondeur. Le bataillon B a été maintenu en réserve de division.

La veille, le colonel Pein, ayant pris le commandement de la 1<sup>re</sup> brigade du Maroc, a passé le commandement du régiment au lieutenant-colonel Cot.

L'objectif à atteindre est la cote 140.

Malgré de lourdes pertes, les unités engagées parviennent, dès 11h40, à s'installer sur la croupe qu'elles avaient mission d'atteindre. Malheureusement, par suite de l'absence d'unités fraîches pour exploiter le succès, la bataille marque un temps d'arrêt. L'ennemi en profite, contre-attaque vigoureusement et rejette les légionnaires au bas des pentes qu'ils ont eu tant de peine à gravir.

Le soir, un régiment de zouaves vient relever les unités épuisées et décimées. 50 officiers et 1.889 hommes manquent à l'appel (1). La « casse » a été sévère. Le régiment est reformé provisoirement à 2 bataillons par fusion des débris des bataillons A et B d'une part, de ceux des bataillons C et D de l'autre. Le commandant Collet, le seul des quatre chefs de bataillon resté debout, prend le commandement du régiment en attendant le retour du lieutenant-colonel Cot (2).

Le 30 mai, un important renfort permet la reconstitution du régiment à 4 petits bataillons; mais, le départ, quelques jours plus tard, de 326 Italiens, autorisés à rompre leur contrat pour aller combattre sous leur drapeau, diminue l'effectif du régiment au point qu'il devient nécessaire de le reformer à 3 bataillons.

Le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger, malgré ses vides, reste dans le secteur particulièrement agité de Souchez, Carency, le Cabaret Rouge. Le 16 juin, il prend part à l'attaque de Givenchy comme unité de deuxième échelon, mais ses bataillons B et C ne tardent pas à être engagés soit en première ligne, soit pour couvrir le flanc gauche de l'attaque.

Sans éprouver de pertes aussi sévères que le 9 mai, le régiment, n'en compte par moins un nouveau déchet de 21 officiers et 624 hommes tués, blessés ou disparus. Il est relevé dans la nuit du 17 au 18 et envoyé au repos dans la région de Hesdin à partir du 26 juin.

La nécessité de renvoyer à l'arrière le bataillon C, presque exclusivement composé de Grecs, pour le remettre à l'instruction, provoque une nouvelle refonte des unités et une réorganisation du régiment à deux bataillons.

Le 4 juillet, le régiment part pour Montbéliard. Arrivé à destination, il trouve un renfort de 5 officiers et de 892 hommes, provenant du 3<sup>ème</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger, dissous. Le 2<sup>e</sup> régiment de marche ainsi porté à l'effectif de 2.060 hommes reconstitue son 3<sup>e</sup> bataillon et se transporte dans la région de Giromagny. L'arrivée simultanée du 2<sup>e</sup> régiment de marche du 2<sup>e</sup> étranger a permis la reconstitution à 3 régiments de la 1<sup>ère</sup> brigade de la D.M. Le moral qui avait subi un commencement de crise au moment des départs successifs et répétés des Italiens, des Grecs et des Russes, se relève et redevient excellent.

Le 25 août, des travaux à effectuer sur la deuxième position l'amènent en Alsace, à Soppe-le-Haut, Sentheim et Roderen. Il y reste six jours, puis rentre dans ses cantonnements des environs de Giromagny.

*(1) 16 officiers tués, dont 3 chefs de bataillon, 30 officiers blessés, dont le lieutenant-colonel Cot, et 4 disparus. Parmi les hommes, on compte 252 tués, 956 blessés et 681 disparus. Le colonel Pein, en outre, grièvement blessé, est mort quelques jours après.*

*(2) La blessure du lieutenant-colonel était heureusement légère, car, dès le 13 juin, sorti de l'hôpital, il pouvait reprendre son commandement.*

Le 13 septembre, au cours d'une grande revue, le Président de la République lui remet son drapeau. En même temps parvient sa première citation à l'ordre, ainsi conçue :

ORDRE DE LA X<sup>e</sup> ARMÉE, N° 102, DU 8 SEPTEMBRE 1915.

*« Chargé, le 9 mai, sous les ordres du lieutenant- colonel Cot, d'enlever à la baïonnette une position allemande très fortement retranchée, s'est élancé s'est élancé à l'attaque, officiers en tête, avec un entrain superbe, gagnant d'un seul bond plusieurs kilomètres de terrain, malgré une très vive résistance de l'ennemi et le feu violent de ses mitrailleuses. »*

*Signé : D'URBAL.*

Deux jours après, la D. M. en entier part pour la Champagne. Sa 1<sup>re</sup> brigade passe provisoirement aux ordres de la 10<sup>e</sup> D.I.C. (général Marchand), chargée d'enlever le jour de l'attaque l'ensemble des positions allemandes entre la butte de Souain et la route de Souain à Somme-Py.

Le 25 septembre, sous une pluie diluvienne, l'attaque se déclenche à 9h.15. Le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger est, tout d'abord, maintenu en réserve de division. Mais, vers 11 heures, il est envoyé nettoyer le saillant de Presbourg, encore garni de mitrailleuses.

Les trois premiers jours de l'attaque, il ne subit que des pertes légères (9 officiers et 304 hommes tués, blessés ou disparus), mais, le 28 septembre, ayant reçu l'ordre de coopérer à l'enlèvement de la tranchée de la Kultur, il tombe sur des fils de fer intacts et perd 20 officiers et 608 hommes.

Malgré cette nouvelle et cruelle saignée, le régiment reste en secteur jusqu'au 18 octobre. Transporté ensuite à Verberie (Oise), il s'installe en cantonnement de repos jusqu'au 11 novembre, est dissous en tant que 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger et entre dans la composition du « Régiment de marche de la Légion étrangère ».

Quelques mois plus tard, le 30 janvier 1916, son souvenir revivait dans la citation, citation posthume si l'on peut dire, que lui avait décernée la IV<sup>e</sup> armée pour l'héroïsme dont il avait fait preuve au cours des sanglantes journées de la bataille de Champagne. Ce nouveau fleuron était ainsi libellé :

*« Pendant les opérations du 20 septembre au 17 octobre 1915, sous le commandement du lieutenant-colonel Cot, a fait preuve des plus belles qualités de courage, d'entrain et d'endurance. Le 28 septembre, avec un admirable esprit de sacrifice, s'est élancé à l'assaut d'une position qu'il fallait enlever à tout prix, et, malgré le feu extrêmement violent des mitrailleuses ennemies, est parvenu dans les tranchées allemandes. »*

*Signé : GOURAUD.*

## **2<sup>e</sup> régiment de marche du 2<sup>e</sup> étranger.**

Le 2<sup>e</sup> étranger, appelé, comme le régiment frère, à envoyer des éléments outre-mer pour la défense de la métropole, constitue à Saïda deux demi-bataillons, dits C et D, qui formeront l'ossature du 2<sup>e</sup> régiment de marche du 2<sup>e</sup> étranger, sous le commandement du colonel Passard.

Jusqu'au 2 septembre, date de leur débarquement à Marseille, les deux bataillons suivent le même sort que les bataillons A et B du 1<sup>er</sup> étranger. Par la suite, le demi-bataillon D est dirigé sur Orléans, tandis que le demi-bataillon C gagne Toulouse.

Le 26 septembre les deux bataillons, constitués sur le pied de guerre, se retrouvent au camp de Mailly où les attendent, nous l'avons vu, leurs camarades du 1<sup>er</sup> étranger.

Soumis à un entraînement intensif mais rationnel pendant 15 jours, le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 2<sup>e</sup> étranger est déclaré au bout de ce laps de temps capable d'entrer en campagne et quitte le camp le 18 octobre pour Epernay. Il est mis à la disposition de la V<sup>e</sup> armée.

Avec le 2<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger et le régiment de marche du 4<sup>e</sup> tirailleurs, il constitue la 1<sup>re</sup> brigade de la division marocaine sous le commandement du colonel Lavenir. Mais l'existence de cette unité est éphémère; tandis que le régiment du colonel Pein reste dans le secteur de Prunay, celui du colonel Passard est enlevé dès le 26 octobre à Verzenay, en auto, avec un bataillon du 4<sup>e</sup> tirailleurs, pour se rendre à Blanzky-les-Fismes où il est mis à la disposition du général commandant le 18<sup>e</sup> C.A.

Deux jours plus tard, il entre en secteur à Craonnelle où il demeurera pendant de longs mois.

Le 25 octobre, le régiment a reçu l'appoint d'un 3<sup>ème</sup> bataillon, dit bataillon F, formé à Blois. Le 27 novembre, un 4<sup>e</sup> bataillon lui arrive d'Orléans. Il se trouve dès lors au complet.

Du 28 octobre 1914 au 22 mai 1915, la vie du régiment est celle des peuples heureux. Elle est sans histoire. Son secteur est calme. Quelques rares coups de main de part et d'autre pour faire des prisonniers et vérifier l'ordre de bataille, une activité modérée de l'artillerie, c'est tout ce qui peut être signalé. Le départ du colonel Passard, nommé au commandement de la 90<sup>e</sup> brigade d'infanterie, et son remplacement à la tête du 2<sup>e</sup> de marche du 2<sup>e</sup> étranger par le lieutenant-colonel Leconte-Denis, ainsi que l'envoi de 10 officiers en renfort au 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger au lendemain de l'attaque des « Ouvrages blancs », constituent certainement les faits les plus saillants de cette période.

Relevé par le 34<sup>e</sup> R. I., du secteur des Blancs-Sablons, le régiment est transporté dans celui des Marquises. Il y est à peine depuis quelques jours qu'une nouvelle modification à l'ordre de bataille l'envoie occuper les tranchées en face du fort de Brimont.

Au début de juillet, le départ de 728 légionnaires de nationalité belge et russe amène la suppression du bataillon F.

Le 14 du même mois, les trois bataillons restants C, D et G, s'embarquent à Muizon et Jonchery et gagnent en chemin de fer la région de Montbéliard où ils retrouvent la 1<sup>re</sup> brigade de la division marocaine qu'ils ont quittée depuis plus de sept mois.

Mis au repos à Plancher-Bas, dans la région de Montagney (Haute-Saône), la vie quotidienne va se confondre avec celle des autres unités de la brigade. C'est ainsi qu'en dehors de l'instruction, le régiment prendra part du 20 au 26 août aux travaux exécutés sur la deuxième position au nord de la route la Chapelle-Soppe-le-Bas.

Les 14 et 15 septembre, le 2<sup>e</sup> de marche du 2<sup>e</sup> étranger s'embarque en gare de Champagny pour aller prendre part à l'attaque de Champagne.

Le 25, à 4 heures, il se trouve rassemblé sur sa base de départ. Bien que n'ayant pas l'honneur de faire partie de la première vague d'assaut, il participe à la bataille comme unité de 2<sup>e</sup> échelon. En fin de journée, il s'installe dans la tranchée des Grenouilles, ayant perdu 10

officiers (dont 2 tués) et 255 hommes (dont 31 tués). Le lieutenant-colonel Lecomte-Denis est au nombre des blessés.

Les journées du 26 et du 27 n'exigent pas de lui de gros efforts, mais, le 28, dans l'après-midi, il reçoit l'ordre de participer à l'enlèvement de la tranchée de la Kultur. Il échoue, mais se tire très heureusement de l'aventure ne perdant que 4 officiers (blessés) et 94 hommes.

A peine le régiment a-t-il commencé, dans la matinée du 30, l'organisation défensive du secteur qu'il est brusquement appelé à relever le 132<sup>e</sup> R. I. à la butte de Souain. Il n'y reste d'ailleurs pas longtemps, prend quelques jours de repos au camp de la Noblette, et remonte en ligne à l'ouest de la route de Souain à Somme-Py, pour participer à l'attaque de la tranchée des Tantes. L'opération n'ayant pas eu lieu, il reste en secteur du 8 au 13 octobre et finalement, sous le commandement de son nouveau chef, le lieutenant-colonel de Lavenne de Choulot, il s'embarque le 20 à Saint-Hilaire-du-Temple, pour Verberie, où il sera fondu quelques jours plus tard, comme nous l'avons vu, avec le 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger.

Sa belle conduite au cours des dures journées de septembre a été reconnue par la citation suivante, à l'ordre de la IV<sup>e</sup> armée, n° 478 en date du 30 janvier 1916 :

*« Le 25 septembre 1915, s'est lancé à l'assaut des positions ennemies avec un élan et un entrain superbes, faisant de nombreux prisonniers et s'emparant de plusieurs mitrailleuses. »*

*Signé : GOURAUD.*



### **3<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger.**

A partir du 24 août 1914, le Gouvernement décide d'accepter les engagements d'étrangers au titre de la Légion. Les volontaires doivent s'inscrire à la caserne Reuilly, à Paris. Les demandes affluent si bien que, dès le 15 septembre, à l'effectif de 2.130 hommes, le « Régiment de marche de Légion étrangère du camp retranché de Paris » est constitué et formé à 3 bataillons.

Faute de cadres disponibles, il est fait appel aux officiers, aux sous-officiers et aux caporaux du régiment de sapeurs-pompiers de Paris. Le colonel Thiebault, de la Légion de gendarmerie de Paris, prend le commandement du régiment.

L'instruction est activement poussée tant à Rueil, où le 1<sup>er</sup> bataillon a été envoyé dès le 1<sup>er</sup> octobre, que dans les différentes casernes de la capitale.

Le 28 novembre, le régiment est rassemblé en entier à Ecoen, change de nom, devient « 3<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger » et quitte cette localité pour gagner, par étapes, le front de la Somme.

Mis le 10 décembre à la disposition de la 28<sup>e</sup> D.I., il entre en ligne dans le secteur de Frise -Eclusier. La vie de tranchées commence. Elle sera rendue pénible moins par les effets du feu que par la nature même du terrain qui, à la moindre pluie en hiver, se transforme en boue, cette boue spéciale du Santerre, gluante, épaisse, collante, contre laquelle on lutte avec tant de peine et qui exige des efforts surhumains de la part des malheureux qui doivent y progresser. L'effectif fond rapidement, si bien que, dès le 11 février, il n'y a plus que 1.883 hommes présents dans le rang. Si les pertes du fait de l'ennemi ne s'élèvent qu'à 32 tués et 62 blessés, les pertes par maladie et évacuations sont nombreuses et les renforts reçus du dépôt de Lyon ne sont pas suffisants pour boucher les trous. Le Commandement se voit bien vite obligé de réduire le régiment à 2 bataillons. A cet effet il utilise le 2<sup>o</sup> bataillon pour maintenir les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> à l'effectif de guerre.

Placé le 30 mars 1915 en réserve d'armée à Hangest-en-Santerre, le 3<sup>e</sup> régiment de marche reste au repos à l'arrière pendant plus d'un mois, puis vient occuper le 12 mai le secteur de Tilloloy. Le 29 juin, il est relevé. Après une nouvelle mais courte apparition dans le Santerre, le régiment est supprimé le 6 juillet 1915 par suite de la faiblesse de ses effectifs due à la libération de 258 Italiens (1<sup>er</sup> juin 1915), de 151 Belges et 346 Russes (7 juillet 1915) renvoyés dans leurs armées nationales respectives.

Les derniers éléments qui le composent sont dirigés comme renforts sur le 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger. Le lieutenant-colonel Desgouille qui commande le régiment depuis le 20 novembre 1914 et 25 de ses officiers sont mis à la disposition du général commandant la X<sup>e</sup> armée.

Le 3<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger a vécu. L'occasion ne s'est pas présentée pour lui d'accomplir de grandes actions, mais il n'en a pas moins laissé dans l'esprit de ceux qui l'ont employé et vu à l'œuvre le souvenir d'une unité d'élite possédant les plus belles qualités militaires.

#### **4<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger.**

Constitué au début de novembre 1914 avec tous les Garibaldiens qui sont venus, spontanément, au début de la guerre, se mettre à la disposition de la France, le 4<sup>e</sup> régiment de marche du 1<sup>er</sup> étranger prend naissance en trois points différents du territoire : à Montélimar, 1<sup>er</sup> bataillon; à Montboucher (Drôme), 2<sup>e</sup> bataillon; au camp des Garrigues, 3<sup>e</sup> bataillon.

Du 8 au 10 novembre, ces trois bataillons sont acheminés par voie ferrée sur le camp de Mailly où le régiment se rassemble.

Le lieutenant-colonel Guisepe Garibaldi en prend le commandement. A de rares exceptions près, tous les cadres sont italiens.

Jusqu'au 14 décembre, les unités sont soumises à un entraînement sévère.

Dès le 26, le régiment est appelé à faire ses preuves. Dans l'affaire du bois de Bolante, en Argonne, il reçoit son baptême du feu. Il se comporte vaillamment, mais, faute d'une préparation suffisante par l'artillerie, son attaque échoue. Il laisse sur le terrain 33 morts (dont 4 officiers), 105 blessés (dont 6 officiers) et 23 disparus. Cette première affaire, pour un résultat nul, a coûté cher.

Le soir même, le 4<sup>e</sup> de marche est l'amené à l'arrière, un peu déçu, mais nullement découragé. Le 5 janvier, il est engagé de nouveau et lancé à l'attaque de la position des Courtes-Chausses. L'opération doit se déclencher dès que des fourneaux de mines, préparés d'avance, auront joué. L'explosion a lieu à 6h.30. Le 1<sup>er</sup> bataillon se précipite aussitôt en avant, baïonnette haute, submerge les tranchées allemandes, s'en empare, progresse d'environ 500 mètres au-delà et envoie vers l'arrière plus de 100 prisonniers et 2 mitrailleuses. Le 3<sup>e</sup> bataillon, qui attaque à droite du 1<sup>er</sup>, est moins heureux. Longtemps arrêté par des armes automatiques ennemies, ce n'est qu'après de gros efforts qu'il parvient à prendre une tranchée, mais sans pouvoir pousser plus loin son succès.

De son côté, le 2<sup>e</sup> bataillon a attaqué entre la Harazée et le Four de Paris, mais n'enregistre qu'un échec.

Pour l'ensemble du régiment, les pertes s'élèvent à 48 tués (dont 7 officiers), 193 blessés (dont 3 officiers) et 77 disparus. Le sous-lieutenant Bruno Garibaldi, frère du chef de corps, et l'adjudant-chef Costante Garibaldi, un de ses proches, sont parmi les morts.

Les 8 et 9 janvier, le régiment est appelé à fournir un nouvel effort. Il se dépense une fois de plus sans compter, perd encore 111 officiers et légionnaires, mais ne réussit pas dans sa tentative.

Retiré du front, le 4<sup>e</sup> de marche est ramené dans la région de la Grange-Lecomte et mis au repos. Il y reste un mois, puis gagne Bar-sur-Aube, le 9 février. Le 7 mars, il s'embarque pour Avignon. Par suite d'une entente avec le gouvernement italien, le régiment est dissous et les hommes renvoyés en Italie.

## Régiment de marche de la Légion étrangère.

Par décision du général en chef en date du 1<sup>er</sup> novembre 1915, les deux régiments de marche des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> étrangers, cantonnés à Verbene, doivent être fusionnés en un seul régiment dit « Régiment de marche de la Légion étrangère ». Cette mesure, nous l'avons vu, est due à la diminution des effectifs provenant du départ des ressortissants grecs, italiens, belges, russes autorisés à aller combattre dans leurs armées nationales.

Le nouveau régiment, constitué à la date du 11 novembre à 3 bataillons de 4 compagnies et formant, de plus, 3 compagnies de mitrailleuses, une régimentaire, deux de brigade (1), entre avec le régiment de marche du 4<sup>e</sup> tirailleurs dans la composition de la 1<sup>re</sup> brigade de la D.M.

Le lieutenant-colonel Cot, du 1<sup>er</sup> étranger, le commande. C'est une magnifique unité, pleine d'allant et d'entrain, qui compte 71 officiers et 3.115 hommes à son effectif.

Le 21 décembre, le régiment quitte Verberie et se porte par étapes dans la région de Puiseux d'où, le 16 janvier 1916, il gagne celle de Villers-Cotterêts.

Le 28, la Légion — nous emploierons désormais ce vocable pour abréger — arrive au camp de Crèvecœur. Elle y reste environ quatre semaines et va, le 25 février, avec toute la division, tenir le secteur de Roye-Lassigny.

## La Somme.

Le 20 juin, la D. M. relevée, passe à la VI<sup>e</sup> armée (1<sup>re</sup> C. A. C.). La Légion s'embarque le 22 à Estrées Saint-Denis, arrive le lendemain à Boves et à Villers-Bretonneux et gagne les cantonnements de Bayonvillers et du camp 62.

La bataille de la Somme va s'engager. Déjà le canon de la préparation fait entendre son grondement sur le front.

Au début, la D. M. reste en réserve de C. A. Le 3 juillet seulement ses unités entrent peu à peu dans la bataille. La Légion pousse, ce jour-là, le bataillon Waddell (2<sup>e</sup>) sur Asservillers. Le 4, le régiment est mis en entier à la disposition de la 3<sup>e</sup> D. I. C. pour enlever Belloy. L'attaque doit partir à 17 heures menée par deux bataillons, Waddell (2<sup>e</sup>), à gauche, et Mouchet (3<sup>e</sup>), à droite. Il pleut ! Le terrain défoncé par les obus est affreusement difficile et glissant. Les boyaux obstrués sont d'un parcours pénible. A 16 h.30, une demi-heure avant l'heure H, le 3<sup>e</sup> bataillon gêné dans sa progression n'est pas encore sur sa base de départ et il est à craindre que, dans ces conditions, il ne puisse pas prendre son dispositif avec tout le calme voulu et procéder à une reconnaissance, même sommaire, du terrain sur lequel il va s'engager. Le lieutenant-colonel Cot demande que l'attaque soit différée de 30 minutes, mais, comme la 5<sup>e</sup> brigade d'infanterie coloniale à gauche, a déjà entamé son mouvement, il ne peut obtenir satisfaction.

L'attaque réussit néanmoins, dans de bonnes conditions. Le village est enlevé sans coup férir par le bataillon de gauche. Seul, celui de droite éprouve de grosses difficultés devant le boyau du Chancelier dont il n'arrive pas à s'emparer.

Le soir venu, le bataillon Waddell, dépassant son objectif, tient les lisières du bois du Parc et prend la liaison à gauche avec les unités de la 5<sup>e</sup> B.I.C. qui tiennent tout le massif boisé au nord de Belloy. Le bataillon Mouchet, de son côté, a dû s'enterrer sur place.

(1) Le 23 janvier 1916, une 2<sup>e</sup> compagnie de mitrailleuses sera constituée au régiment et le 1<sup>er</sup> juin il recevra comme 3<sup>e</sup> C. M. une des deux compagnies de mitrailleuses de la brigade, tandis que l'autre sera dissoute.

Si la Légion a enlevé Belloy, ramené 750 prisonniers (dont 15 officiers et 4 mitrailleuses) et résisté dans la deuxième partie de la nuit à deux contre-attaques sévères qui, un moment, ont failli lui arracher ses gains, elle a payé son succès de très lourdes pertes. Près du tiers de son effectif (25 officiers et 844 hommes) est par terre.

Le 5 juillet, remise aux ordres du général commandant la D. M. qui a relevé la 3<sup>e</sup> D.I.C., elle reste sur ses positions et organise sa conquête. Relevée la nuit suivante, elle passe en deuxième ligne.

Le 8 juillet, le bataillon Ruelland (1<sup>er</sup>) est chargé de prendre à son compte l'enlèvement du boyau du Chancelier, que le 4<sup>ème</sup> tirailleurs a perdu après l'avoir conquis une première fois dans la journée du 6. Dans la nuit, vers 23 heures, un gros coup de main est tenté. Il échoue. Le commandant Ruelland, très grièvement blessé, mourra quelques jours après à l'ambulance.

Le 9, l'attaque est reprise, cette fois par deux bataillons (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>). La préparation par l'artillerie commence à midi. Elle dure deux heures, puis le tir s'allonge. Les reconnaissances envoyées sont reçues à coups de fusil. L'ennemi occupe encore en forces le boyau. La préparation recommence. L'attaque doit partir à 16 heures. Mais, cette fois, les Allemands changent de tactique. Ils laissent approcher les reconnaissances sans les inquiéter et, lorsque, mise en confiance par la progression de ses échelons avancés, la ligne de combat, franchissant la crête à son tour, s'élance en avant, ils déclenchent sur elle un feu meurtrier qui la cloue au sol jusqu'au moment où la nuit, en tombant, permet, à ses débris de refluer vers l'arrière.

Ce terrible boyau du Chancelier, qui, rien qu'au cours de la dernière affaire, a coûté à la Légion 9 officiers et 424 hommes, défiera les efforts de la VI<sup>e</sup> armée jusqu'au 1<sup>er</sup> août, date à laquelle, seulement, des unités du 2<sup>e</sup> C.A. pourront s'en emparer définitivement.

Relevée le 9 juillet au soir, la Légion va d'abord panser ses plaies à l'ouest de Dompierre; puis, quittant la région de la Somme avec sa division, elle part se réorganiser dans l'Oise aux environs de Maignelay. D'importants renforts lui ayant permis de se décompléter assez vite, elle remonte en ligne dans le secteur du Plessier-de-Roye. La D.M. fait à ce moment partie du 2<sup>e</sup> C. A. C.

C'est pendant ce séjour aux tranchées, que le régiment est touché par la citation que lui a décerné le général Fayolle, commandant la VI<sup>e</sup> armée (ordre n° 385, du 27 août 1916) :

*« Sous l'énergique commandement de son chef, le lieutenant-colonel Cot, le régiment de marche de la Légion étrangère, chargé, le 4 juillet 1916, d'enlever un village fortement occupé par l'ennemi, s'est élancé à l'attaque avec une vigueur et un entrain remarquables, a conquis le village à la baïonnette, brisant la résistance acharnée des Allemands et s'opposant ensuite énergiquement à toutes les contre-attaques de renforts amenés dans la nuit du 4 au 5 juillet 1916.*

*A fait 750 prisonniers, dont 15 officiers et pris des mitrailleuses. »*

Le 27 octobre 1916, la D.M. est relevée et affectée à la X<sup>e</sup> armée. Elle gagne par étapes le camp de Crèvecœur où toutes ses unités sont mises à l'instruction. Le 17 novembre, la Légion reçoit l'ordre de gagner le camp 102 et Wiencourt-l'Equipée d'abord. Chuignes et les camps avoisinants ensuite. Là elle se tiendra à la disposition de la 15<sup>e</sup> D.I.C. pour relever, d'abord, en 2<sup>ème</sup> ligne le 5<sup>e</sup> R. I.C., ensuite pour occuper à partir du 8 décembre, en première ligne, le secteur à l'est de Belloy.

Les légionnaires se retrouvent sur le terrain de leurs exploits de juillet, mais quel changement! Le village a disparu, la région boisée qui l'avoisinait au nord n'existe plus, le terrain lui-même bouleversé par les obus semble ne plus avoir le même caractère. Partout c'est la ruine, la désolation la plus absolue! Une véritable zone de mort!

D'ailleurs, le régiment ne s'y éternise pas. Le 23 décembre, il est rendu à la D.M. et part le 28 pour gagner les cantonnements d'Auchy-la-Montagne et de Rotangy, aux environs de Crevecoeur-le-Grand, pour être mis au repos et reprendre son instruction.

Le 27 janvier 1917, la 1<sup>ère</sup> brigade de la D.M. est envoyée dans le secteur entre la voie ferrée Montdidier-Roye et Tilloloy pour relever les éléments des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> D.I.C. qui s'y trouvent.

Le 9 février, la D.M., relevée par la 20<sup>ème</sup> D. I., laisse à la disposition de cette grande unité le régiment de la Légion et le 4<sup>e</sup> tirailleurs pour effectuer des travaux urgents. Cette situation dure jusqu'au 28, date à laquelle la 1<sup>re</sup> brigade rejoint la division à Montreuil-sur-Brèche. Le 15 mars toute la D.M. se porte à l'ouest de la V.F., Moreuil, Montdidier, Tricot, en réserve du 10<sup>e</sup> C.A., en prévision d'un recul probable des Allemands sur le front des III<sup>e</sup> et I<sup>ère</sup> armées.

Le lendemain 10, les troupes en ligne partent à la poursuite de l'ennemi qui se retire. La Légion suit le mouvement, mais se trouve, dès le 20 mars, mise à la disposition du commandant du génie de la III<sup>e</sup> armée pour refaire la route de Roye à Noyon. Pendant la durée des travaux, c'est-à-dire jusqu'au 26, elle cantonne dans les ruines de Roiglise et de Margny, puis elle rejoint Moreuil d'où elle s'embarque pour aller prendre part aux opérations de grand style montées pour le mois d'avril.

### **Le golfe d'Auberive.**

La D. M. fait partie du 17<sup>e</sup> C.A. (IV<sup>e</sup> armée). Elle doit attaquer à l'est de Reims entre la Suippe et le Mont Sans Nom.

La Légion, à l'aile droite du dispositif, doit exécuter une manœuvre délicate et compliquée pour opérer un rabattement sur le golfe d'Auberive.

Le lieutenant-colonel Duriez qui commande le régiment depuis le 11 février, en remplacement du lieutenant-colonel Cot promu colonel à titre temporaire et placé à la tête de la 70<sup>e</sup> brigade d'infanterie, dispose de deux bataillons, le 1<sup>er</sup> (commandant de Sampigny) et le 3<sup>e</sup> (commandant Deville), le 2<sup>e</sup> bataillon (commandant Waddell) étant maintenu en réserve de division.

Le 17 avril, l'attaque débouche à 4h.45. Les hommes sont pleins de confiance, mais la résistance rencontrée est toute différente de celle que prévoyait le Haut Commandement. Le soir, malgré de lourds sacrifices, 88 tués, (dont 6 officiers) et 264 blessés (dont 7 officiers), les objectifs sont loin d'être atteints. Le lieutenant-colonel Duriez, grièvement atteint, agonise dans une formation sanitaire de l'arrière.

Le 18, l'attaque reprend. Après des alternatives diverses d'avance et de recul, les compagnies engagées ne réalisent qu'une faible avance.

Le 19, la Légion commence le nettoyage du golfe. La lutte est dure. Finalement ses efforts sont couronnés de succès et la liaison peut être prise, le soir, au fortin sud de Vaudesincourt avec la 24<sup>e</sup> D.I.

Le 20, l'attaque continue. Elle réalise un gain de terrain intéressant en direction de la tranchée des Uhlans et du village de Vaudesincourt, mais sans pouvoir atteindre ces organisations qui lui ont été données comme objectifs.

La nuit suivante, l'ordre arrive d'arrêter la progression et de s'installer sur place.

Ces quatre jours de bataille ont coûté cher. Seul le 2<sup>e</sup> bataillon (1) a été un peu moins

*(1) Le 2<sup>e</sup> bataillon (bataillon Waddell), placé en réserve de division le 17 au matin, s'est trouvé peu à peu engagé dans le secteur du 4<sup>e</sup> tirailleurs, à gauche du reste de la Légion. Le 20 avril au soir il se trouvait échelonné par compagnies dans les bois au sud de la tranchée Bethmann-Holweg.*

éprouvé. Mais il n'en demeure pas moins que la Légion, recrée de fatigue, doit être retirée du front. Le 3<sup>e</sup> bataillon est relevé par le 167<sup>e</sup> R. I. dans la nuit du 21 au 22, les deux autres dans celle du 24 au 25 et les débris du régiment sont rassemblés à Mourmelon-le-Grand d'où ils parlent pour Pocancy (Marne) en vue de se reconstituer.

La Légion conserve ce cantonnement de repos jusqu'au 21 mai. Le 15, elle a reçu une nouvelle citation (la cinquième) à l'ordre de la IV<sup>e</sup> armée, ainsi libellée :

*« Merveilleux régiment qu'animent la haine de l'ennemi et l'esprit de sacrifice le plus élevé. Le 17 avril 1917, sous les ordres du lieutenant-colonel Duriez, s'est élancé à l'attaque contre un ennemi averti et fortement retranché et lui a enlevé ses premières lignes. Arrêté par des mitrailleuses et malgré la disparition de son chef, mortellement touché, a continué l'opération, sous les ordres du chef de bataillon Deville, par un combat incessant de jour et de nuit, jusqu'à ce que le but assigné fut atteint, combattant corps à corps pendant cinq jours, malgré de lourdes pertes et des difficultés considérables de ravitaillement; a enlevé à l'ennemi plus de deux kilomètres carrés de terrain. A forcé, par la vigueur de cette progression, les Allemands à évacuer un village fortement organisé (1) où s'étaient brisées toutes nos attaques depuis plus de deux ans. »*

Signé : ANTHOINE.

Du 21 mai au 13 juin, le régiment cantonne à Dampierre-au-Temple et à Mourmelon-le-Grand où il a été appelé, par alerte, en réserve de C.A.

Par la suite, la Légion est mise à la disposition de la X<sup>e</sup> armée et amenée, par étapes, au camp de bois Nivard (sud-ouest de Cormicy) en contournant par le sud tout le massif de la montagne de Reims. Le 21 juin, elle est chargée de tenir un front dans le secteur de Berry-aubac, entre la Miette et l'Aisne.

C'est le lieutenant-colonel Rollet, « vieux » légionnaire, qui a remplacé depuis le 29 avril le lieutenant-colonel Duriez dans le commandement du régiment.

Le secteur est très agité. L'ennemi bombarde sans discontinuer nos positions, fait de fréquents coups de main et lance des attaques locales, visant plus particulièrement la tranchée de Montcalm qui forme saillant, mais sans jamais parvenir à s'en emparer.

La Légion n'est pas maintenue longtemps dans ce coin dangereux. Relevée le 3 juillet par le 50<sup>e</sup> B.C.P. et deux bataillons du 230<sup>e</sup> R.I, elle est envoyée dans la région de Ramerupt, aux environs du camp de Mailly, où elle prend un repos bien gagné.

C'est pendant cette période de délassement et de tranquillité que le régiment, après avoir été à la peine, recueille le fruit de la gloire immortelle dont il a couvert son drapeau. Ses cinq citations lui valent l'honneur d'envoyer une importante délégation (2) à Paris, à la revue du 14 juillet qui, pour la première fois depuis la guerre, est célébrée avec solennité.

Au cours de la revue, le Président de la République, M. Raymond Poincaré, après avoir remis la croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire à un certain nombre d'officiers et de gradés de la Légion, attache la fourragère aux couleurs de la médaille militaire au fer de lance du drapeau.

(1) Auberive.

(2) Le détachement comprenait :

-7 officiers :

-le drapeau et sa garde ;

-les tambours et clairons ;

-la musique :

-120 gradés et légionnaires.

La Légion reste jusqu'au 8 août dans ses cantonnements de repos, parfaissant son instruction et initiant les hommes venus en renfort aux procédés de combat en vigueur. Son effectif se trouvant à peu près au complet (62 officiers, 186 sous-officiers, 2.353 hommes de troupe), elle est prête pour de nouveaux efforts.

### **Cumières. — Bois de Mort-Mare.**

Transporté en camions avec toute la D.M., le régiment se regroupe le 14 août à Souhesmes-le-Grand près de Souilly. Il s'agit de dégager la rive gauche de la Meuse en repoussant les Allemands au nord du ruisseau de Forges. La mission confiée à la 1<sup>re</sup> brigade marocaine doit s'exécuter en deux temps :

1<sup>er</sup> *temps* : s'emparer des organisations ennemies au nord et à l'est du bois des Corbeaux et du bois de Lumières jusqu'à la Meuse;

2<sup>e</sup> *temps* : progresser vers Forges et s'emparer de la cote 265.

La Légion est à l'aile droite du dispositif.

La première partie de l'attaque s'effectue dans d'excellentes conditions. Le premier objectif est même atteint avant l'heure prévue, mais la deuxième opération est plus dure à mener. L'ennemi s'est ressaisi et tient solidement le boyau de Forges, la tranchée de la Fosse-aux-Veaux et la cote 256. Malgré cette résistance les objectifs fixés n'en sont pas moins atteints en fin de journée. 680 prisonniers, dont 18 officiers, 8 canons, de nombreuses mitrailleuses, des munitions en quantité viennent s'ajouter au tableau des prises de la Légion. Ces superbes résultats ne coûtent au régiment que 53 tués, dont 1 officier, et 271 blessés et disparus, dont 20 officiers.

Le 21, dans la journée, le 3<sup>e</sup> bataillon occupe le bois de l'Oison et le 2<sup>e</sup> bataillon, le village de Regnéville. Les reconnaissances poussées au cours de la nuit suivante jusqu'au ruisseau de Forges signalent le terrain comme abandonné par l'ennemi.

Relevée le 29 août par la 48<sup>e</sup> D.I., la D.M. dirige ses unités par voie de terre sur les cantonnements de la région de Vaucouleurs, puis sur ceux de la région du camp de bois l'Evêque (sud-est de Toul).

Le 27 septembre 1917, le général en chef vient passer toute la division en revue et les six citations nécessaires se trouvant obtenues par cette magnifique unité, il décore solennellement de la Légion d'honneur (1) le drapeau du régiment.

Le 30 septembre, la D.M. ayant reçu l'ordre de relever la 11<sup>e</sup> D. I. dans le secteur de Rovaumeix (est de Toul), la Légion quitte le camp de bois d'Evêque et s'achemine par étapes vers le nouveau point du front confié à sa garde. Le 2 octobre, elle vient occuper les tranchées face au bois de Mort- Mare. Le secteur est calme; les légionnaires alternent avec les tirailleurs du 4<sup>e</sup> régiment de marche pour assurer le service. Quelques coups de main de part et d'autre

(1) *La sixième citation, obtenue à la suite de l'attaque du bois de Cumières, rappelle en ces termes les hauts faits de la Légion :*

*« Le 20 août 1917, sous l'énergique, impulsion de son chef, le lieutenant-colonel Rollet, s'est élancée à l'assaut d'un village et d'un bois puissamment organisés. Malgré les difficultés du terrain, les a enlevés avec une telle fougue, qu'en dépit de nos propres barrages, il a dépassé l'objectif final qui lui avait été assigné à près de 3 kilomètres de son point de départ.*

*Entreprenant aussitôt une nouvelle action qui n'avait été prévue que pour une date ultérieure et dans une direction toute différente, a fait preuve de ses belles qualités manœuvrières en se rendant maître d'une série de hauteurs, puis d'un village dont l'enlèvement avait coûté précédemment, de lourds sacrifices à l'ennemi. A ainsi assuré la possession d'un front de 2 km. 500 et la capture de 680 prisonniers, de 8 canons et de nombreuses mitrailleuses.*

*Signé : GUILLAUMAT*

viennent seulement rompre la monotonie des jours. Le régiment en exécute deux dans la même nuit du 10 au 11 novembre au nord-ouest de Flirey et ramène des prisonniers et un lance-grenades. Mais ce n'est qu'une mise en train. Quelques jours plus tard, le Commandement décide de monter deux opérations de grande envergure, dans le but d'infliger des pertes sérieuses à l'ennemi, de ramener des prisonniers et du matériel et de détruire les travaux de mines, abris et ouvrages sur une assez grande profondeur en arrière de la première ligne.

L'affaire est montée avec soin. Une importante artillerie de renforcement est mise à la disposition de la D.M. qui, en plus de ses moyens propres, reçoit 10 groupes de 75, 2 groupes de 105, 2 de 120 L, 3 de 155 L, 3 de 155 C, 1 de 145, 1 de 220, 2 de 280. On monte derrière les lignes jusqu'à 3.500 tonnes de projectiles.

Le 7<sup>e</sup> tirailleurs et la Légion sont chargés des coups de main.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1918, l'artillerie de campagne et l'artillerie de tranchée entament l'ouverture des brèches dans le réseau allemand.

Le 8 janvier, à 9 heures, les tirs de destruction et de contre-batterie commencent. A midi, les tirs de neutralisation et de surprise à obus spéciaux entrent en jeu. A 15h15, l'infanterie, collant au barrage roulant, sort des tranchées et submerge tout sur son passage. Elle se maintient deux heures chez l'ennemi, ravage tout, incendie et détruit plus de 80 abris et rentre à la tombée de la nuit en ramenant 188 prisonniers, 3 mitrailleuses lourdes, 13 mitrailleuses légères et 9 lance-bombes.

Les deux régiments sont relevés aussitôt. Ils n'ont subi que des pertes légères (1) en comparaison de celles qu'ils ont infligées à l'ennemi (2).

Le 17 janvier, la Légion, retirée du front, gagne d'abord les cantonnements de Maron et de Sexey-aux-Forges, puis ceux de Maxey et de Pagny-la-Blanche-Côte. Elle y séjourne, travaillant à parfaire son instruction, jusqu'au moment où la rupture du front à la soudure franco-britannique vient mettre le Haut Commandement dans la nécessité de faire appel aux réserves générales. L'ennemi déferle vers Amiens dans une poussée irrésistible. La D.M. ne sera pas de trop pour endiguer le flot qui monte.

### **Hangard. — Plateau de Dommiers.**

Les 31 mars et 1<sup>er</sup> avril 1918, la division embarque tout entière aux gares de Pagny, Vaucouleurs et Maxey et est poussée en réserve du G.A.R. au nord de Beauvais. La Légion stationne tout d'abord à Conty, puis, suivant le mouvement, elle se porte à Cottenchy où, avec le 4<sup>e</sup> tirailleurs, elle est chargée de tenir les passages de la Noyé.

La 1<sup>re</sup> brigade organise aussitôt une position, de Cottenchy au bois de Boves exclu, pendant que des reconnaissances presque journalières vont reconnaître des cheminements susceptibles d'amener dans de bonnes conditions les unités soit en direction de Centelles au nord-ouest, soit dans celle de Castel au sud-est.

Le 12 avril, la D. M. est chargée d'attaquer l'ennemi qui a pris pied sur la rive gauche de l'Avre, entre Castel et la croupe de la ferme Anchin. Mais ce jour-là, dès l'aube, les Allemands prononcent une violente attaque sur la Luce et enlèvent le bois de la cote 101 et Hangard. L'imminence du danger que court Amiens vient détourner la D.M. de sa mission première et l'ordre lui arrive d'envoyer la majeure partie de ses unités dans le secteur menacé bien que les troupes qui se trouvent sur place aient réussi à rétablir momentanément la situation.

(1) 41 tués et 199 blessés.

(2) les pertes de l'ennemi ont été évaluées à 1.000 ou 1.500 hommes. (« Journal des marches » de la D.M.)



Le 24 avril, à 6 heures, l'ennemi attaque de nouveau, mais sur un très grand front : de Villers-Bretonneux à la ferme Anchin. A midi, dans la partie nord de l'attaque, son succès est tel que Hangard, le bois de Hangard, Cachy et Villers-Bretonneux doivent être abandonnés par nous.

La D.M. va, cette fois, intervenir. Elle contre-attaque, le 26 à 5h.15, de Villers-Bretonneux au bois de Hangard inclus. Selon son habitude, la Légion est à l'aile droite et a, dans ses objectifs, le bois de Hangard. Arrivée dans la nuit (1), elle éprouve de grosses difficultés à prendre ses emplacements.

Derrière un barrage roulant, d'ailleurs mal réglé, faute de moyens, la Légion marche sur le bois. Mais l'alerte a été vite donnée. Les mitrailleuses déclenchent leur tir, foudroient les premières vagues; elles ne peuvent cependant empêcher les éléments de gauche, appuyés par des tanks anglais, de pénétrer dans le bois et de s'y organiser.

Les pertes sont lourdes. En revanche, la route d'Amiens est définitivement fermée et une septième citation vient récompenser la vaillance des légionnaires :

*« Le 26 avril 1918, sous le commandement du lieutenant-colonel Rollet, le régiment de marche de la Légion étrangère, animé d'une indomptable énergie et du plus bel esprit de sacrifice, s'est magnifiquement élancé à l'attaque du bois de Hangard et du plateau au sud de Villers-Bretonneux remplissant sa mission malgré une résistance opiniâtre de l'ennemi. S'est cramponné ensuite au terrain conquis, résistant successivement à cinq contre-attaques, maintenant intégralement les gains de la journée et contribuant par son héroïsme à briser la ruée de l'ennemi. »*

La D.M., relevée à partir du 1<sup>er</sup> mai, quitte l'Amiénois le 7, et gagne en camions la région de Nanteuil-le-Haudoin. La Légion cantonne à Versigny et environs, mais il est dit qu'elle ne connaîtra plus ni trêve ni repos.

Le 27 mai, une violente attaque allemande est déclenchée sur le front de l'Aisne. La D.M., alertée dès 9 h.30 dans ses cantonnements, reçoit l'ordre de se tenir prête à faire mouvement, le 28 au matin, par voie de terre en direction générale de Crépy-en-Valois, mais un contre-ordre vient modifier son point de destination et son mode de locomotion. Ses troupes, enlevées en camions, sont acheminées sur Dommiers, au nord-est de Villers-Cotterêts. La Légion débarque à Saconin et Breuil.

La situation sur le front est à ce moment très confuse. L'ennemi a pénétré dans Soissons et les troupes en présence sont profondément enchevêtrées les unes dans les autres, si bien qu'il est impossible de définir exactement la ligne du front. La Légion reçoit l'ordre de pousser, le 19 mai dès l'aube, de fortes reconnaissances sur les pentes de la Montagne de Paris, tandis que les bataillons gagnent les emplacements qui leur ont été assignés. Les bataillons Germann et Jacques sont en première ligne.

Les 30 et 31 mai, l'infiltration allemande en direction de Villers-Cotterêts continue, irrésistible. L'ennemi attaque sur le front de la 1<sup>re</sup> brigade (4<sup>e</sup> tirailleurs et Légion), s'empare de Vauxbuin et prend pied sur la Montagne de Paris. Le commandant Germann est tué. Dans l'ensemble, la ligne constituée par la Légion tient tant bien que mal. Les coups de boutoir qui lui sont portés et les tentatives de débordement sur la droite, qui un moment compromettent la liaison avec les unités voisines, n'arrivent pas à l'enfoncer. D'une manière générale, la position est maintenue.

(1) La Légion avait, en effet, été maintenue partie dans la région de Cottenchy, partie dans le secteur de Castel, lorsque la D. M. avait roqué de droite à la gauche de la ligne de combat du 31<sup>e</sup> C. A.

La nuit venue, la D.M. est relevée sans incident par les 35<sup>e</sup> et 51<sup>e</sup> divisions. Mais son repos est de courte durée. Le 1<sup>er</sup> juin, à 10 heures, elle reçoit l'ordre de se porter au nord-ouest de Villers-Cotterêts. La Légion, d'abord arrêtée vers Saint-Pierre-Aigle, doit se porter aux environs de Vivières.

La division ayant reçu l'ordre d'organiser un front défensif le long du ruisseau de Vaudy, la Légion et le 4<sup>e</sup> tirailleurs sont poussés vers Saint- Etienne-Chelles à la gauche du dispositif.

Le 3 juin, l'ennemi progresse dans la matinée et accentue sa pression. La D.M., alertée à 9 h.50, dirige aussitôt sa 1<sup>re</sup> brigade dans le ravin à l'ouest de la route Pouy-la Râperie, et sa 2<sup>e</sup> dans le ravin au sud-est de la ferme de Vauberon en position d'attente. Dans l'après-midi, l'ordre arrive d'établir un barrage sur les hauteurs dominant à l'ouest le ravin de Cœuvres, Saint-Bandry, Ambleny.

Dans la soirée du 5 et dans la nuit du 5 au 6, la 1<sup>e</sup> brigade marocaine monte en ligne pour relever les éléments des 162<sup>e</sup> et 151<sup>e</sup> D. I. La Légion, déployée dans le ravin de Saint-Bandry, organise son secteur du mieux qu'elle peut. L'artillerie fait rage et rend la tâche difficile, mais les attaques allemandes paraissent, pour le moment, arrêtées. L'ennemi ne fait que reprendre haleine.

Le 12 juin, à partir de 2 h.30, un bombardement d'une violence extrême écrase tout le secteur depuis Ressous-le-Long jusqu'à Cœuvres. A 4 heures, l'attaque allemande se déclenche. Le 4<sup>e</sup> tirailleurs et la Légion résistent victorieusement exécutant d'énergiques contre-attaques chaque fois que la vague d'assaut en déferlant a pu mordre en un point de la ligne confiée à leur vaillance. La bataille fait rage toute la matinée. Vers midi, la situation paraît rétablie, sauf à la Fosse-en-Haut que les légionnaires n'ont pu arracher à l'adversaire, découverts qu'ils étaient sur leur flanc droit par la perte de Coutances, de Cutry et de Laversine, abandonnés par le 73<sup>e</sup> R. I. dans son recul.

Coûte que coûte, il faut boucher le trou ainsi produit. La Légion n'a plus de réserves. Force est de faire appel à deux bataillons du 7<sup>e</sup> tirailleurs qui réalisent la délicate mission de retrouver la liaison avec la gauche de la 51<sup>e</sup> D. I.

Pourtant la bataille s'apaise. Les journées du 13 et du 14 sont calmes. La Légion relevée par le 8<sup>e</sup> zouaves gagne Haute-Fontaine, puis, à partir du 20, Cuise-Lamothe où elle participe à l'organisation d'une position de barrage entre l'Aisne, à hauteur d'Attichy, et Mortefontaine. De là, la 1<sup>re</sup> brigade est envoyée, le 24 juin, au camp de Champlieu. La Légion se reconstitue et incorpore d'importants renforts.

Le 4 juillet, la D.M. ayant reçu l'ordre de relever la 153<sup>e</sup> D.I. entre le ravin de Cutry et la rû de Saint-Pierre-Aigle, la Légion se met en marche dans la nuit du 5 au 6 et, la nuit suivante, prend la place du 418<sup>e</sup> R. I. La D.M. est en entier aux ordres du commandant du 20<sup>e</sup> C.A. Au début, un calme relatif semble régner sur cette partie du champ de bataille, mais l'activité reprend. L'initiative des opérations repasse aux Français, des rectifications de ligne allument des combats partiels qui, en général, tournent à l'avantage des nôtres.

Le général Mangin prépare sa grande offensive.

Le 18, à 4h.45, la Légion, par bataillons successifs (bataillon de Lannurien, 2<sup>e</sup>, en tête), appuyée par de nombreux chars d'assaut, s'élance en avant. Rien ne l'arrête. La ferme La Glaux (nord-ouest de Dommiers) est enlevée dans un hurrah malgré les défenses accumulées par l'ennemi en ce point. Dommiers tombe par encerclement. A 6 h.30, le premier objectif est atteint. A 10 heures, la 2<sup>e</sup> brigade exécute un passage de lignes et entre à son tour dans la bataille. Elle enlève la ferme de Cravançon, Chaudun et atteint les débouchés ouest du ravin de Chazelles. Le 10, ses unités éprouvant quelque difficulté devant le ravin de Chazelles-Léchelle, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons de la Légion reçoivent l'ordre de déborder la résistance par le nord en marchant sur Busancy. Ils enlèvent la ferme de la Foulerie, Aconin et poussent des éléments jusque sur la grande route de Soissons à Château-Thierry. Le

lendemain, les Allemands contre-attaquent. Ils ont reçu de sérieux renforts et une artillerie puissante écrase les légionnaires. Avec de grosses pertes, ils parviennent à les refouler quelque peu, mais ne peuvent déboucher d'Aconin vers l'ouest.

Dans la nuit, la D.M. est relevée sans incident par la 87<sup>e</sup> D. I. La Légion stationne vingt-quatre heures dans le ravin de Soucy, puis s'embarque en camions, le 22, pour Hardivillers.

Après dix jours de tranchées, sans cesse en alerte, et trois jours de bataille, le régiment fait le décompte de ses pertes : 780 officiers et hommes manquent à l'appel. Sur 4 chefs de bataillon présents, un est tué, le commandant de Sampigny; un autre, le commandant Marseille, est blessé (1). Malgré tout, ces pertes sont compensées par un important gain de terrain et la prise de 450 prisonniers, de 20 canons, de minenwerfer et d'un grand nombre de mitrailleuses.

### **Terny-Sorny, Allemant.**

Mais les événements se précipitent. Le temps des longs repos est passé.

Le 4 août, la D. M. reçoit l'ordre de remplacer la 126<sup>e</sup> D.I. dans sa mission de barrer à l'ennemi, en cas d'attaque, la route de Montdidier à Saint-Just dans l'éventualité d'une rupture des premières lignes. A cet effet, la Légion vient d'abord cantonner à Brunvillers et à Sains-Morainvillers. Puis, le 7 août, elle est poussée sur Campremy et Bois Renard, aux abords du camp de Crèvecœur. Elle y stationne jusqu'au 20, date à laquelle elle est alertée pour prendre part, avec toute la D.M. aux opérations de la X<sup>e</sup> armée dans la région Tartiers-Juvigny. Il ne s'agit plus, cette fois, de s'opposer à l'avance allemande, mais bien de refouler l'agresseur. C'est l'attaque libératrice qui, commencée le 18 juillet, suit allègrement son cours.

La Légion, à l'effectif de 18 officiers et 2.515 hommes, est enlevée en camions automobiles et débarque le 27 aux carrières de Montigny (2). Le lendemain, elle se porte dans la région de Vingré, de façon à prendre part à l'action qui doit se déclencher, le 25 août, à 5 h. 25.

La D.M. est en deuxième ligne derrière la 32<sup>e</sup> D. I. U. S. La forte résistance rencontrée par les Américains empêche ses unités de gagner beaucoup de terrain dans leur sillage. Les légionnaires restent pelotonnés dans des trous individuels aux environs de Bieuxy pendant les journées des 30 et 31 août et du 1<sup>er</sup> septembre. Puis l'ordre arrive à la D. M. de relever la 32<sup>e</sup> D. I. U. S. et de prendre, le 2, l'attaque à son compte.

Ce jour-là, à 14 heures, les unités s'ébranlent. La Légion a deux bataillons engagés l'un derrière l'autre, le troisième est en réserve de brigade. Le départ est bon, la progression se fait, au début, presque sans encombre jusqu'à la route de Béthune. Là, les unités sont prises d'enfilade et clouées sur place par le tir de nombreuses mitrailleuses. Terny-Sorny est un véritable nid d'armes automatiques. La marche en avant continue malgré les pertes, mais ne peut plus s'exécuter que très lentement. Le village n'en est pas moins partiellement occupé le soir et les unités, qui s'y trouvent retranchées, rejettent vers 19 heures une violente contre-attaque allemande.

Au cours de cette rude journée qui a coûté à la Légion 36 tués, 212 blessés (3) et 13 disparus, la 1<sup>re</sup> B. M. a pu réaliser une avance de 2 kilomètres, enlever de haute lutte le village de Terny-Sorny, résister à toutes les contre-attaques et ramener plus de 500 prisonniers.

(1) Le chef de bataillon Marseille, commandant le 3<sup>e</sup> bataillon, ayant été blessé le 10 au matin, avait été remplacé par le chef de bataillon de Sampigny, rentré de convalescence.

(2) 4 kilomètres sud de Vie-sur-Aisne.

(3) Le chef de bataillon Barazer de Lannurien, grièvement blessé au cours de l'action, est mort quelques heures après l'ambulance.

Les troupes engagées, Légion et bataillon malgache, avançant sous des feux de flanc, ont donné une haute idée de leur valeur morale.

Le 3, les avantages réalisés sont nuls. La Légion est passée momentanément en deuxième échelon.

Le 5, le bataillon Maire (3<sup>e</sup> bataillon) attaque Sorny à 13 heures et s'empare du village. Puis, ayant rendu compte de ce que l'ennemi se repliait, il pousse droit sur Neuville-sur-Margival, arrive vers le soir dans cette localité et porte la ligne au tunnel de Vauxaillon. Le lendemain, au petit jour, la Légion, qui a relevé dans la nuit le 8<sup>e</sup> zouaves (2<sup>e</sup> B. M.), reprend la marche en avant. La progression s'avère dès le début pénible et coûteuse. L'ennemi se défend avec acharnement, si bien qu'à la tombée de la nuit la 1<sup>re</sup> brigade ne dépasse pas Bessey-les-Trous.

Le 7, ordre est donné de surseoir à l'opération ayant pour but d'enlever le château de Lamotte et le village d'Allemant. Pendant deux jours, la Légion ne va plus livrer que des combats locaux destinés à améliorer sa position. La résistance allemande est des plus énergiques, les mitrailleuses sont en nombre impressionnant et l'artillerie nombreuse et bien approvisionnée. Beaucoup de légionnaires tombent.

Le 9, trois bataillons : bataillon Sanchez Carrero (2<sup>e</sup>), bataillon Jacquesson (1<sup>er</sup>), et bataillon Gabriel du 141<sup>e</sup> R.I. exécutent à 18h.30 une attaque destinée à conquérir une base de départ favorable pour les opérations ultérieures envisagées par le Commandement. Malgré la puissance des moyens mis en œuvre, l'opération échoue.

Le 13 septembre, un coup de main est exécuté pour amener l'ennemi à dévoiler remplacement de ses batteries et l'attaque reprend le lendemain 14 (à 4h.50). Le bataillon Maire (3<sup>e</sup>), en première ligne, progresse rapidement et réduit à la grenade de nombreux nids de mitrailleuses. A 8 heures, la hauteur dominant Allemant et le village lui-même sont aux mains de la Légion. Le soir, à 21 heures, malgré la violence des contre-attaques de l'ennemi, les positions conquises sont intégralement maintenues, les liaisons assurées et 800 prisonniers (1), dont un E.-M. de régiment au complet, amenés vers l'arrière.

La brèche est désormais faite dans la fameuse ligne Hindenburg. Pour atteindre ce résultat, il n'a pas fallu moins de douze jours de rudes combats dans un terrain très difficile, hérissé de fortifications en bon état et pourvu d'excellents abris. Depuis le début de la campagne, jamais la Légion n'avait eu à fournir une succession d'efforts aussi soutenus et aussi prolongés. Du 2 au 14 septembre, elle a perdu 275 tués (dont 10 officiers) et 1.118 blessés et disparus (dont 15 officiers).

Le 15, c'est le calme après l'orage. L'ennemi réagit à coups de canon, mais son infanterie reste muette. Dans la nuit qui suit, la D.M. est relevée par la 36<sup>e</sup> D.I. Le 49<sup>e</sup> R.I. vient prendre la place de la Légion qui va bivouaquer au bois de Leury à 1 kilomètre sud-ouest de Terny-Sorny. Le lendemain, le régiment va cantonner à Courtieux, au sud-ouest de Vic-sur-Aisne, avant de gagner par étapes Meaux et Nanteuil-les-Meaux.

Le 17 septembre, la Légion a reçu le texte de sa huitième citation pour sa belle conduite aux affaires de juin et de juillet 1918 :

*« Magnifique régiment qui, sous les ordres de son chef, le lieutenant-colonel Rollet, dans la dure période du 28 mai au 20 juillet 1918, vient de rehausser sa réputation par sa vaillance, son énergie et sa ténacité. Les 30 et 31 mai, a arrêté net la ruée ennemie et maintenu intégralement ses positions. Le 12 juin, avec des effectifs extrêmement réduits, a réussi à briser une attaque ennemie très supérieure en nombre et a causé à l'ennemi des pertes considérables. Le 18 juillet, a enlevé avec un entrain merveilleux une succession de positions*

(1) Pour l'ensemble de la 1<sup>re</sup> B. M.

*puissamment fortifiées. A ainsi atteint d'un seul élan son objectif situé à près de 4 kilomètres des premières lignes capturant plus de 450 prisonniers, 20 canons et un nombre considérable de mitrailleuses et de minen werfer. Dans la nuit du 19 au 20 juillet, a mis une fois de plus en valeur ses incomparables qualités manœuvrières en débordant par le nord un ravin où l'ennemi avait accumulé de nombreuses défenses, faisant tomber toutes les résistances et réalisant ainsi une avance de près de 11 kilomètres. S'est maintenu énergiquement sur la position conquise en dépit des violentes contre-attaques ennemies. »*

Signé : MANGIN.

Dans la nuit du 23 au 24 septembre, le régiment s'embarque en chemin de fer à Trilport, gagne Blainville-la-Grande, et s'établit au repos dans la région de Rosières-aux-Salines. Il y reste jusqu'au 11 octobre, (date à laquelle la 1<sup>re</sup> D.M. se rapproche du front pour relever la 10<sup>e</sup> D. I. dans le secteur de Lenoncourt. La Légion cantonne à Saulxures-les-Nancy et villages avoisinants. Elle ne montera en ligne dans le sous-secteur de Champenoux que le 26 octobre. Le secteur est si calme que la relève s'effectue, sans le moindre incident, en plein jour.

C'est dans ce coin de Lorraine où le front, stabilisé depuis 1914, a pris un aspect de débonnairété qui contraste étrangement avec les visions d'épouvante des parties actives du champ de bataille, que la Sonnerie du « Cessez le feu », viendra surprendre la Légion.

L'armistice est signé.

La guerre est finie.

La guerre est gagnée, la victoire est à nous. Le Régiment de marche de la Légion étrangère, après avoir versé le sang de ses légionnaires (1) sur presque tous les points de l'immense ligne de feu, a bien mérité de la France. Neuf citations (2) à l'ordre de l'armée lui ont été décernées en 4 ans. La croix de la Légion d'honneur, la médaille militaire, la croix de guerre avec 9 palmes ornent la cravate de son drapeau. La fourragère double, aux couleurs de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, orne l'épaule gauche de ses légionnaires. Ces hautes récompenses proclament l'héroïsme de ces soldats, la plupart étrangers (3), qui pour une noble cause sont venus se battre sous les plis de nos trois couleurs.

(1) *Les pertes en officiers de la Légion tués à l'ennemi s'élèvent, pour les cinquante mois de guerre et pour l'ensemble des formations mises sur pied, au chiffre impressionnant de 115, parmi lesquels on a relevé les noms d'un colonel (colonel Pein), d'un lieutenant-colonel (lieutenant-colonel Duriez), de 12 commandants et de 21 capitaines.*

(2) *La 9<sup>e</sup> citation a été obtenue à la suite du combat de Laffaux. Elle est ainsi libellée :*

*Ordre de la X<sup>e</sup> armée, n° 347 du 10 novembre 1918.*

*« Régiment d'élite qui, au cours des opérations du 27 août au 10 septembre 1918, sous le commandement de son remarquable chef, le Lieutenant-colonel Rollet, rient d'affirmer une fois de plus ses hautes qualités militaires. Le 2 septembre, au mépris des feux croisés de mitrailleuses qui fauchent ses vagues d'assaut, il progresse jusqu'à son objectif (TERNY-SORNY) qu'il atteint et organise; il s'y maintient, repoussant de puissantes contre-attaques. Du 3 au 13 septembre, par des combats incessants, nuit et jour, dans une atmosphère saturée de gaz, sous de violents bombardements et des rafales de mitrailleuses, pied à pied, à la grenade, il pousse ses lignes en avant en un effort d'une héroïque constance. Le 14 septembre, avec une fougue admirable, après douze jours de lutte très dure, il enlève un des saillants réputés inexpugnables de la ligne Hindenburg, et cueille plus de 500 prisonniers, des canons et une grande quantité de matériel.*

Signé : MANGIN

(3) *Une statistique par nationalités, pour un total de 42.883 légionnaires, relève le passage dans les rangs des différentes formations de la Légion de 6.239 Français (cadres compris) pour 36.644 étrangers (cadres compris).*

## DEUXIÈME PARTIE.

### L'ENLÈVEMENT DU GOLFE D'AUBERIVE (1). (17, 18, 19, 20 avril 1917.)

Parmi les nombreux combats livrés par la Légion au cours de la guerre, l'affaire du golfe d'Auberive nous a paru un des plus intéressants parce qu'il met en relief les qualités manœuvrières de ses bataillons, l'élan de ses hommes, le cran et l'habileté de ses officiers.

Nous sommes le 16 avril 1917. Le régiment de marche de la Légion étrangère, sous le commandement du lieutenant-colonel Duriez, a reçu sa mission pour l'attaque du lendemain. La D.M., aux ordres du général commandant le 17<sup>e</sup> C.A., doit s'engouffrer entre la Suippes, à l'est, et le Mont Sans Nom, à l'ouest, enlever d'un seul élan tout le système de tranchées constituant la première position allemande et exploiter le succès en direction de Saint-Hilaire-le-Petit.

Une attaque secondaire exécutée à droite de la D.M. par la 24<sup>e</sup> D.I. (12<sup>e</sup> C.A.) vise l'enlèvement des premières organisations ennemies à l'est d'Auberive pour couvrir l'attaque principale.

La D.M. a ses deux brigades en ligne : 2<sup>e</sup> brigade à gauche, 1<sup>re</sup> brigade à droite. La Légion constitue l'aile droite de l'attaque. Sa limite est, limite du secteur offensif de la division, est marquée par le boyau Marcadier (inclus), la Sapinière, le bois Noir, les bois 0 501, B 56, P 702. P 75, P 76, P 82.

A l'ouest, sa limite avec le 4<sup>e</sup> tirailleurs, passe à l'ouest du bois en T par le point 5732 dans le bois Sans Nom, le croisement du boyau des Musulmans et de la tranchée d'Arménie, le croisement du Petit Boyau et de la tranchée de Posnanie, le saillant nord-est du bois Noir, la tranchée du Bosphore (au 4<sup>e</sup> tirailleurs).

Entre la limite droite de la Légion et la Suippes, un vide très important dans lequel ne se produira pas d'attaque frontale : c'est la zone du golfe d'Auberive que les unités de la Légion nettoieront de l'ouest vers l'est, de façon à prendre la liaison avec les éléments de gauche de la 24<sup>e</sup> D.I. au fortin sud de Vaudesincourt et à faire tomber par le nord le village d'Auberive qui, lui non plus, ne sera pas attaqué directement.

La zone passive du secteur de la D.M. entre le centre Jubault et la Suippes sera tenue au moment du départ de l'attaque par des unités territoriales.

La Légion doit attaquer avec deux bataillons disposés en échelons : Celui de tête a pour mission de progresser du sud au nord derrière un barrage roulant dans le secteur en triangle qui a été imparti à la Légion et de s'établir pour H+2, en flanc garde, face à l'est, sur la ligne 659, 605, 64.35.

Derrière lui, le deuxième bataillon destiné à agir de flanc contre les organisations du golfe progresse de façon à être en place dans les tranchées allemandes prêt à attaquer à H+2.

Au moment de la reprise du mouvement en avant en direction de l'est, ce bataillon doit opérer de la façon suivante :

- à droite, une demi-compagnie enlèvera et nettoiera la tranchée du golfe et sa tranchée de doublement, jusqu'aux carrefours 400 et 115,

(1) Voir croquis.

- au centre, une compagnie effectuera une opération semblable dans les tranchées de Byzance, des Dardanelles, du Prince Eitel et dans la tranchée reliant le fortin sud-ouest de Vaudesincourt au fortin S ;

- à gauche, une compagnie enlèvera la tranchée de Beyreuth, le Grand Boyau, la tranchée des Uhlans et viendra placer un poste à la sortie nord de Vaudesincourt.

Deux sections, formant réserve, doivent marcher derrière la compagnie du centre.

Tant que les organisations du golfe ne seront pas entièrement nettoyées et la liaison établie avec la 24<sup>e</sup> D. I., le premier bataillon assurera l'organisation et l'occupation de la ligne 659, 605, 64.35.

Après H+2, il fera suivre par une demi-compagnie le deuxième bataillon dans le Grand Boyau pour assurer son occupation entre 659 et 653 inclus.

L'enlèvement d'Auberive constituera une opération distincte, menée à une heure H' laissée au choix du chef de bataillon chargé de prendre le village.

Un bataillon, le bataillon Waddell (2<sup>e</sup> bataillon), sera maintenu en réserve de division. En résumé, en fin d'opération, la Légion doit installer sa ligne de résistance sur le Grand Boyau et pousser ses avant-postes sur la Suippes entre Vaudesincourt (inclus) et le fortin sud de Vaudesincourt.

C'est l'objectif normal.

Dans l'idée du Commandement, il doit être atteint dans la seule journée du 17, et il est même prévu que, à la tombée de la nuit, si tout s'est bien passé, la ligne de résistance serait poussée, en ce qui concerne la Légion, jusqu'au boyau nord-sud coupant perpendiculairement la tranchée du Bosphore; la liaison avec le 4<sup>e</sup> tirailleurs se prenant à l'intersection de cette tranchée et dudit boyau.

Comme on le voit, si la mission est réalisable, la manœuvre est délicate. Tout dépend de la résistance qu'offrira l'ennemi.

Voyons maintenant comment les choses se sont passées.

Dans la nuit du 16 au 17, la Légion quitte le camp Berthelot et gagne ses emplacements de départ.

Le lieutenant-colonel Duriez, de son côté, rejoint le centre Lambert et y installe son P.C. le 17 à 2 heures.

A 3 heures, les troupes sont en place.

Le bataillon de Sampigny (1<sup>er</sup>) dans le bois T a ses 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies en première ligne avec 2 sections de mitrailleuses. La 3<sup>e</sup> compagnie est en soutien derrière la compagnie de gauche (2<sup>e</sup>). Deux sections de mitrailleuses et un canon de 37 la suivent.

En arrière, à 200 mètres dans les parallèles de la tranchée n° 1 *bis*, le bataillon Deville (3<sup>e</sup>) en colonne double.

En réserve de division au bois Pontal, le bataillon Waddell.

La liaison est prise, à l'ouest avec le 4<sup>e</sup> tirailleurs, à l'est avec la 185<sup>e</sup> brigade territoriale qui, elle, ne doit pas attaquer.

A 4 h. 45, les troupes d'attaque se portent en avant. Il fait encore très sombre et il pleut à torrents.

La 1<sup>re</sup> compagnie franchit assez facilement les premières lignes allemandes, dépasse la tranchée du Croissant, exécute son mouvement face au nord-est, mais tombe à ce moment sous une grêle de balles qui l'arrêtent, l'obligent à se terrer et lui font perdre sa liaison avec la 2<sup>e</sup> compagnie.

Cette dernière a été moins heureuse. Elle est à peine sortie des parallèles de départ, qu'elle voit ses vagues décimées par un feu nourri de mitrailleuses. Beaucoup d'hommes tombent. Avec de grandes difficultés, elle parvient cependant à pénétrer dans la tranchée des Austro-Hongrois, à prendre pied dans celle d'Arménie et à pousser dans le bois des Bouleaux.

La 3<sup>e</sup> compagnie (compagnie de soutien) a, elle, le malheur de tomber en plein sous le tir de barrage allemand. Le canon de 37 qui l'accompagne est réduit en miettes par un obus.

Les compagnies du bataillon Deville, qui suivent de près celles du 1<sup>er</sup> bataillon, cherchant à échapper aux effets du canon ennemi, obliquent à gauche, traversent la partie nord-sud du bois en T et viennent donner en plein dans la tranchée allemande bordant la partie ouest du bois Sans Nom. Elles y pénètrent malgré une défense acharnée des occupants.

Les bataillons se regroupent à ce moment et s'organisent provisoirement sur les positions conquises pendant que les grenadiers poussent en direction du bois 100 par le boyau des Musulmans et la tranchée de Posnanie. La 9<sup>e</sup> compagnie vient occuper la partie sud de la tranchée du Croissant et prend la liaison à gauche avec la 1<sup>re</sup>.

Il est environ 7 h. 15. La bataille fait rage depuis deux heures et demie. Le lieutenant-colonel Duriez, à son poste de commandement, attend l'arrivée des renseignements. Ils sont lents à venir. Impatient, il veut se rendre compte par lui-même du point où en sont les choses. Il sort de son abri, se hisse sur le parapet et à grandes enjambées, dédaignant les boyaux, marche en direction du bois en T. Tout à coup un vrombissement plus strident que les autres déchire l'air et un obus de gros calibre tombe tout près de lui. Le tonnerre d'une explosion, un nuage de fumée, un tourbillon de poussières et de la tranchée on peut voir le corps du lieutenant-colonel Duriez, projeté en l'air, retomber pantelant sur le sol. Des hommes accourent, relèvent leur chef, l'emportent au P.C. Chose curieuse, il a toute sa connaissance, mais dans quel affreux état a-t-il été mis! Des blessures atroces aux cuisses, à la poitrine, aux mains! Tout sanglant, il a encore la force d'adresser ses recommandations à son capitaine adjoint et de le prier de faire appeler le commandant Deville pour le remplacer. Alors seulement il se confie aux brancardiers qui l'emportent vers l'arrière. Mais ses blessures sont telles qu'il ne survivra pas. Le lendemain matin à l'ambulance russe de Montferney où il a été transporté, le lieutenant-colonel Duriez exhale le dernier soupir. Ses dernières paroles ont été pour sa chère Légion.

Le commandant Deville, avant de rejoindre le Centre Lambert, donne ses premiers ordres sur place pour essayer d'élargir la progression en direction du golfe d'une part, en direction du nord, de l'autre.

Le bataillon de Sampigny, très éprouvé, ne peut pas tenter grand-chose. La 3<sup>e</sup> compagnie dans le boyau des Musulmans et dans la tranchée de Posnanie (partie sud), la 2<sup>e</sup> compagnie, dans la partie est de la tranchée d'Arménie, et la 1<sup>ère</sup> compagnie, dans la tranchée du Croissant, s'organisent pour parer à toute éventualité.

Le 3<sup>e</sup> bataillon, aux ordres du capitaine de Lannurien, va, seul, essayer d'élargir ses gains. Il pousse la 10<sup>e</sup> compagnie dans les tranchées du golfe jusqu'au boyau les reliant à la tranchée du Croissant. — la 11<sup>e</sup> compagnie, par le boyau du Croissant, jusqu'à hauteur de la précédente, — et maintient la 9<sup>e</sup> en réserve sur ses emplacements du bois des Bouleaux. Les mouvements prescrits s'effectuent lentement et le dispositif n'est réalisé qu'en fin de journée.

Le bataillon de Sampigny reste en soutien du bataillon de Lannurien, une contre-attaque étant à craindre pour la nuit.

Cette première journée est loin de répondre aux *desiderata* du Commandement et cependant les pertes ont été lourdes : 6 officiers et 82 hommes tués, 7 officiers et 257 hommes blessés, 62 disparus (1).

La nuit du 17 au 18 se passe dans le calme. Elle est seulement froide et pluvieuse. L'attaque doit reprendre le 19 à 9h.05. La mission des unités en ligne et leur répartition restent les mêmes. Toutefois l'opération dans les deux tranchées du golfe et ultérieurement

(1) Dans ce total de 415 manquants ne figurent pas les pertes du bataillon Waddell, maintenu en réserve de division. Elles sont d'ailleurs légères.



sur Auberive sera confiée, non plus à deux sections, mais à une compagnie entière. C'est la 10<sup>e</sup> compagnie qui en est chargée.

Quant au 1<sup>er</sup> bataillon, après avoir mis une compagnie à la disposition du 3<sup>e</sup>, il restera maintenu en réserve de secteur dans le boyau des Musulmans.

La manœuvre est montée en deux temps.

Au cours du premier temps, de H à H+55, les troupes d'attaque doivent nettoyer tout l'ensemble des organisations se trouvant à l'ouest de la ligne 659, 605. 64.35 et s'établir sur cette ligne à l'abri d'un barrage fixe.

A H+55, début du deuxième temps, les trois compagnies s'élanceront simultanément à l'attaque et réaliseront l'opération telle qu'elle a été prévue au plan d'engagement pour le 17.

Par suite d'un retard dans la transmission des ordres, l'heure H est différée d'une heure.

À 10 h. 05, la progression reprend avec des alternatives d'avance et de recul. Les Allemands offrent une résistance tenace et défendent pied à pied chaque transversale. Il faut à tout moment construire des barrages et livrer d'innombrables combats partiels pour arriver à gagner un peu de terrain. Vers 13 heures seulement, les grenadiers de la 10<sup>e</sup> compagnie terminent le nettoyage des deux tranchées du golfe et atteignent 64.35. Le peloton du lieutenant Peter s'accroche au boyau sud-est, nord-ouest qui part de ce point mais, à 14 heures, il en est chassé par un brusque retour offensif de l'ennemi. Ce n'est que vers 17 heures, après s'être ravitaillé en grenades, qu'il peut réoccuper la position et s'y maintenir. A la même heure, la 11<sup>e</sup> compagnie, ayant achevé de nettoyer la tranchée du Croissant, atteint le point 605 et donne la main à la 10<sup>e</sup> par le boyau de jonction courant entre 605 et 64.35. Enfin, à 18 heures, la 9<sup>e</sup> compagnie s'empare de la tranchée de Posnanie. Elle est prolongée vers l'ouest par la 1<sup>re</sup> compagnie qui assure la liaison avec le 4<sup>e</sup> tirailleurs au bois 82.

Il est trop tard pour pousser plus loin et tenter quoi que ce soit avant la nuit.

Le transport des grenades sur la ligne de feu est très difficile. La boue et la pluie, les boyaux glissants et les nombreuses pertes par le feu qu'éprouvent les corvées empêchent le ravitaillement de se faire dans de bonnes conditions. La consommation de grenades est considérable et l'arrière n'arrive pas à alimenter l'avant.

La lutte s'étant poursuivie à l'intérieur des boyaux, les pertes de la journée ont été relativement légères (1). La médiocrité des gains est due non à un manque d'allant des troupes, mais aux mauvaises conditions dans lesquelles les engagements partiels ont été livrés.

A la nuit, l'ordre arrive de continuer le lendemain, à partir de 9 heures, le nettoyage du golfe.

Le dispositif est modifié en ce sens que les deux bataillons, cette fois, coopéreront à l'opération : le 1<sup>er</sup> au nord de la route bois 100, Vaudesincourt, le 3<sup>e</sup> au sud.

L'objectif à atteindre reste invariablement fixé au Grand Boyau, à la tranchée des Uhlans, au boyau d'Auberive et au fortin sud de Vaudesincourt où doit se prendre la liaison avec la 24<sup>e</sup> D.I. (2).

Le 19, la progression reprend à l'heure indiquée. Les groupes de grenadiers, précédés par un barrage d'artillerie d'une précision remarquable, avancent rapidement.

A 13 h. 30, la 10<sup>e</sup> compagnie, à droite, atteint son premier objectif, se place dans la tranchée du golfe entre 415 et 400, face à Auberive, prend la liaison avec la 24<sup>e</sup> D. I. et lance des patrouilles dans Auberive. Le village est inoccupé.

(1) Au total, 39 tués (dont 1 officier), 97 blessés (dont 1 officier) et 7 disparus.

(2) La 24<sup>e</sup> D. I. a atteint ses objectifs dès le premier jour et tient le fortin depuis le 17 au soir.

Les autres compagnies se sont, par contre, heurtées à une défense opiniâtre de l'ennemi et ont dû s'arrêter longtemps. Cependant, vers 15 heures, la 11<sup>e</sup> compagnie finit par se dégager du labyrinthe. Elle pousse dès lors activement dans la tranchée de Byzance, atteint vers 16 h.45 le fortin sud-ouest de Vaudesincourt et continue encore un moment dans la tranchée des Dardanelles, mais, en raison des pertes subies, elle ne peut assurer la liaison avec la 10<sup>e</sup> compagnie par la tranchée du Prince Eitel autrement qu'en faisant appel à un élément du 168<sup>e</sup> R. I. (1) qui accompagne son mouvement.

Quant à la 1<sup>re</sup> compagnie, à gauche, arrêtée depuis 13 heures par un puissant barrage au point de jonction de la tranchée de Beyreuth avec le Grand Boyau, il lui a été impossible de surmonter avec ses seuls moyens la résistance rencontrée.

En fin de journée la situation est la suivante :

- A droite : la 10<sup>e</sup> compagnie, dans la tranchée du golfe, face à Auberive, en liaison avec la 24<sup>e</sup> D. I. au fortin sud de Vaudesincourt et par deux sections du 168 avec la 11<sup>e</sup> compagnie.
- La 11<sup>e</sup> compagnie, dans la tranchée des Dardanelles, entre le fortin sud-ouest de Vaudesincourt et la tranchée du Prince Eitel.
- La 9<sup>e</sup> compagnie, dans la tranchée des Dardanelles, entre le Labyrinthe et le fortin sud-ouest de Vaudesincourt.
- La 3<sup>e</sup> compagnie occupe le Labyrinthe.
- La 1<sup>re</sup> compagnie est toujours bloquée dans la tranchée de Beyreuth devant le point 652.
- La 2<sup>e</sup> compagnie occupe la tranchée de Posnanie et établit la liaison avec le 4<sup>8</sup> tirailleurs.

Les pertes sont assez faibles : 10 tués et 35 blessés dans les deux bataillons d'attaque. C'est peu pour une journée de durs combats et un résultat très sensible. Mais il n'en demeure pas moins que la valeur combative de la Légion baisse. L'effectif des bataillons est très réduit, les liaisons sont devenues difficiles entre les unités en raison du terrain extrêmement bouleversé et du grand nombre de boyaux à garder sur plusieurs kilomètres.

Le ravitaillement en grenades, en eau, en matériel arrive de plus en plus péniblement. Les hommes sont mal outillés pour parer à une contre-attaque. Ils souffrent beaucoup de la soif.

Pourtant la Légion n'a pas terminé sa mission. Elle ne doit se reposer que lorsque les objectifs seront atteints.

En conséquence, le 20, dès 5 heures, les opérations reprennent.

Le capitaine adjudant-major Germann, blessé légèrement le 17 avril, à 8 heures, et évacué, a rejoint le régiment le 19 à 11 heures. Le 20, à 0 heure, il prend le commandement du 3<sup>e</sup> bataillon à la place du capitaine de Lannurien.

Il donne l'ordre à la 9<sup>e</sup> compagnie de progresser vers le nord et d'occuper le Grand Boyau entre 59 et le carrefour au nord de 719. La 11<sup>e</sup> compagnie prolongera la précédente vers l'est entre 719 et le point 738. La 10<sup>e</sup> compagnie occupera d'abord le front 708-37, puis le Grand Boyau entre 738 et 55.

La 10<sup>e</sup> compagnie, ayant à opérer un changement de front complet, met du temps à gagner sa base de départ et n'atteint que vers 10 heures la ligne 708, 37, 34, 31.

C'est le moment attendu pour reprendre la progression.

(1) *Un bataillon du 168<sup>e</sup> R. I. suivait en soutien le 3<sup>e</sup> bataillon de la Légion. En principe, ses éléments ne devaient pas être engagés en première ligne sans ordres supérieurs.*

A 10 h. 30, les trois compagnies reprennent leur mouvement en avant, sous la protection d'un barrage fixe établi à 150 mètres au nord du Grand Boyau. Tout de suite elles se heurtent à une résistance du même ordre que celle des jours précédents. Elles n'avancent qu'avec une extrême lenteur.

A 12 heures, la 9<sup>e</sup> compagnie atteint néanmoins la petite tranchée au sud-ouest de 723, les points 728 et 719; la 11<sup>e</sup> compagnie est arrêtée en 42 et devant le fortin sud-ouest de Vaudesincourt. Les points 735 et 738 étant fortement occupés par l'ennemi, l'artillerie de tranchée tire sur ces deux points. Quant à la 10<sup>e</sup> compagnie, elle ne peut pas dépasser 39, 741, 38 et 57.

La lutte est rude. La plupart des officiers et des sous-officiers sont tombés. Les légionnaires s'acharnent à avancer malgré les mitrailleuses qui les déciment et les obus qui les écrasent de la rive droite de la Suippes, malgré la fatigue extrême et le manque de sommeil, malgré la soif intense qui les dévore. Le manque de grenades, seul, les arrête (1).

Cependant la 10<sup>e</sup> compagnie parvient dans l'après-midi à prendre pied dans le Grand Boyau vers 738 et fait tache d'huile vers l'est.

Dans la partie ouest du secteur, les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies ont atteint l'objectif fixé et organisent la défense du Grand Boyau. La 2<sup>e</sup> compagnie a participé en même temps à l'attaque du bois Noir et a atteint sa lisière nord sans trop de difficulté.

En fin de journée, le bataillon Germann est réduit à 250 combattants environ.

La nuit est consacrée à rechercher les liaisons, à s'organiser sur place, à se ravitailler en grenades. L'artillerie allemande de la rive droite de la Suippes est très active et cause encore des pertes; les Allemands du fortin sud-ouest de Vaudesincourt sont nerveux et tirent sans interruption, mais aucune attaque n'est tentée de part ni d'autre.

Le cadre de cet article ne nous permet pas de pousser plus loin la description de cette lutte pied à pied. C'est à dessein que nous avons passé sous silence, faute de place, les opérations du bataillon Waddell (2<sup>e</sup>), en réserve de division, que nous ne nous sommes pas étendu sur l'artillerie de tranchée qui a été appelée à jouer un rôle si utile.

La bataille ne cessa complètement que le 22 avril, on peut le dire, faute de combattants.

Dans cette âpre lutte de boyaux, les légionnaires n'ont cessé de manifester leur supériorité morale sur leurs adversaires. S'ils n'ont pu atteindre l'objectif désigné, ce fut indépendamment de leur volonté, car ils se sont heurtés à des positions formidables que l'infanterie, à l'époque, était impuissante à enlever par ses seuls moyens.

Les hommes du régiment de marche de la Légion étrangère ont, tous, fait preuve pendant les journées du 17 au 22 avril du plus entier dévouement (2), d'un esprit de sacrifice absolu, d'une énergie indomptable. Les noms de l'adjudant-chef Mader, du sergent Seiler, des caporaux Kiemen et Kaufling, des légionnaires Nock, Weider, Delange, sont inscrits au palmarès des braves entre les braves. Pour être juste, il faudrait les citer tous, ces officiers, ces sous-officiers et ces soldats qui portaient au col l'écusson soutaché de vert.

(1) Pendant ces quatre jours de combats, la Légion a dépensé 45.000 grenades, sans compter toutes celles, abandonnées par les Allemands, qu'elle put récupérer dans les tranchées conquises.

(2) Le général Demetz qui, comme colonel, commanda la 1<sup>re</sup> B. M., du 4 février 1916 au 29 juin 1917, raconte que, parcourant les tranchées du golfe d'Auberive, au plus fort de l'action, il tomba sur une escouade engagée dans une violente lutte à la grenade. Le caporal, l'apercevant, l'interpella sans aménité : « Qu'est-ce que vous v'nez f... ici? C'est pas vot'place! Le patron (lieutenant-colonel Duriez) s'est fait tuer avant-hier ; nous serons bien avancés si vous vous faites descendre aussi ! Ça va, nous savons que vous n'avez pas les «foies » ! Allons ! Allez- vous-en ! ! Avec vous on ne manque de rien, les ravitaillements arrivent, il faut que ça dure !... » Et le colonel Demetz s'en alla, ému et surpris tout à la fois de cette algarade.

Tous ont été des héros! Que ce soit en Champagne, aux Ouvrages Blancs, à Belloy-en-Santerre, au golfe d'Auberive, à Cumières, au bois de Hangard, à Ambleny, à Dommiers, au plateau de Laffaux, toujours et partout ils ont été dignes de leur réputation. Le succès n'a pas toujours couronné leurs efforts. Soit! Mais ces vaillants n'ont rien à se reprocher; il n'y a pas de soldats au monde qui eussent brisé les obstacles devant lesquels les légionnaires se sont trouvés arrêtés.

Au cours de la guerre mondiale, plus qu'à aucun autre moment peut-être, la Légion a porté haut et ferme sa fière devise :

« *Legio, prima inter pares* ».

Lieutenant-colonel GALLINI.

